

FERNANDO JOSÉ PANCORBO, *JOSEPH PENSO DE VEGA. LA CREACIÓN DE UN PERFIL CULTURAL Y LITERARIO ENTRE ÁMSTERDAM Y LIVORNO*, LEO S. OLSCHKI, FIRENZE 2019 (STORIA DELL'EBRAISMO IN ITALIA. STUDI E TESTI, 31), PP. XII + 198, ISBN 9788822266651.

SANDRINE ELMALEH
UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES



Aborder l'ensemble de l'œuvre de Joseph Penso de la Vega (1650–1692), écrivain et négociant international sépharade du Siècle d'Or amstellodamois, est une gageure à plus d'un titre. L'éclectisme de son œuvre – des poèmes religieux, des panégyriques à la gloire de souverains favorables à ses coreligionnaires, un fameux traité de bourse, des ouvrages de littérature érudite – ainsi que la diversité des influences des milieux et des pays dans lesquels il a évolué, ont certainement constitué des obstacles majeurs pour parvenir à dégager un portrait cohérent de l'homme et de son œuvre. Si l'on ajoute à cela des sources éparpillées sur plusieurs continents, on comprend l'ampleur d'une tâche que nul ne s'était aventuré à entreprendre.

C'est cette gageure que José Fernando Pancorbo a acceptée dans son ouvrage *Joseph Penso de la Vega. La creación de un perfil cultural y literario entre Amsterdam y Livorno*. Sa recherche met en lumière l'œuvre de Penso dans les contextes historiques, philologiques, académiques et culturels des pérégrinations de sa famille à travers l'Europe de la fin de Renaissance. Par une analyse intertextuelle d'une finesse et d'une rigueur remarquables, il démontre l'influence de ces contextes dans chaque strate de son œuvre littéraire. Avec cette analyse, il met au jour de nombreuses données inédites sur ces influences littéraires. Son apport le plus novateur est sans doute la mise en lumière de l'influence des auteurs vénitiens de l'*Accademia degli Incogniti*, qui lui permet de dresser un profil littéraire dépassant le cadre baroque espagnol auquel il avait été assigné.

Sa démonstration éclaire non seulement la cohérence littéraire du seul ouvrage de Penso retenu par la postérité, *Confusión de confusiones*, que l'absence d'étude littéraire approfondie avait relégué au rang de curiosité – tout de même reconnu comme le premier du genre, à telle enseigne que la *Federation of European Securities Exchange* attribue chaque année un prix qui porte son nom. Elle éclaire l'ensemble de son œuvre littéraire.

Ainsi, le mérite de son ouvrage va au-delà de la tâche déjà difficile de rendre à Penso la cohérence de son parcours littéraire en l'inscrivant dans son chemin de vie et de négoce, entre Sud et Nord de l'Europe. A travers un portrait en quatre parties de Penso, Pancorbo offre une ouverture à une compréhension plus fine de l'esprit si particulier de la 'Nation'.

C'est sous la forme d'une symphonie que Pancorbo déploie les quatre mouvements de la vie de Penso dans la première des quatre parties de son ouvrage. Dans le premier mouvement, Pancorbo s'intéresse au parcours familial de Penso, et retrace la chronologie des migrations familiales. Si Pancorbo s'appuie sur les travaux réalisés par Charles Mackay (1852) et M. F. J. Smith (1939) pour établir les lieux de naissance de Joseph Penso et de son père, il mène une enquête dressant un tableau exhaustif de toutes les recherches qui ont alimenté la controverse sur ces sujets, tout en déployant les fruits inédits de ses propres recherches pour étayer ses thèses. Ainsi, cette vaste et rigoureuse enquête offre à ses confrères un panorama inestimable de sources et de ressources, et aux lecteurs profanes une compréhension impressionniste, à travers l'histoire singulière de la famille de Penso, de celle de nombreux conversos. Pancorbo déplie les différentes étapes qui les ont conduits de la péninsule ibérique, où leur statut de nouveaux chrétiens ne les protégeait plus des affres de l'inquisition, vers les terres de liberté, ces 'cités juives' qu'étaient Hambourg, Anvers, Middelburg, Amsterdam et Livourne, avant un retour à Amsterdam, où les Penso et leurs compagnons d'infortune renouaient avec leur religion d'origine. Avec ce tableau, Pancorbo éclaire l'un des défis auquel étaient confrontés ces nouveaux chrétiens devenus nouveaux juifs, celui de surmonter la fragilité de leur éducation juive, mise à mal par deux siècles de persécutions et d'autodafés, ces actes de foi qui ont réduit en cendres un pan entier de leur patrimoine culturel et intellectuel. Pancorbo mène dans son deuxième mouvement, une riche enquête sur le nouveau système d'éducation, mis en place par le rabbin vénitien Saul Levi Morteira et dont Penso fut l'un des premiers à bénéficier. Pancorbo souligne l'impératif catégorique de pourvoir à l'éducation des enfants comme « unos de los pilares fundamentales de la tradición judía » (p. 18). Cet enseignement, loin de se limiter aux études juives, comprenait également une formation complète aux sept arts libéraux de la *Schola Latina*. Pancorbo voit dans la première œuvre de jeunesse écrite par Penso, *Asîré ha-Tikwâ* (*Les prisonniers de l'espérance*, 1673), allégorie théâtrale écrite en hébreu, une première expression du tissage de genres et d'influences. C'est là une première prémisse importante de la réflexion de Pancorbo. Il établit en effet l'entrelacs des enseignements et des savoirs du monde juif avec ceux du monde chrétien, et plus particulièrement avec la littérature baroque du Siècle d'Or espagnol, au service de la création d'une élite, à laquelle Penso était destiné, ouverte sur le monde, et non repliée sur elle-même.

Pancorbo confirme cette ouverture dans le troisième mouvement marqué par l'arrivée de Penso à Livourne. Il mène tout d'abord une enquête approfondie sur sa vie familiale et ses charges communautaires. Cette enquête est nourrie de documents inédits, dont l'auteur propose des reproductions, et qui contribue au plaisir de ses lecteurs. Il commence aussi à dresser un portrait plus complexe de Joseph Penso, entre activité mercantile et activité littéraire, notamment au sein de l'*Academia de los Sitibundos*. C'est dans ce cadre que Pancorbo situe la découverte par Penso des œuvres des membres de l'*Accademia degli Incogniti*, et plus particulièrement celle de son fondateur, Gian Francesco Loredano.

C'est là l'une des prémisses les plus profondes et les plus novatrices de la réflexion de Pancorbo. En identifiant et en analysant de nombreuses sources oubliées ou ignorées, il reconstitue les étapes qui ont amené Penso à maîtriser la langue d'auteurs dont l'influence a induit un tournant dans son œuvre.

C'est aussi l'expression de cette influence, notamment italienne, au moment du retour à Amsterdam, que Pancorbo souligne dans le dernier mouvement de la vie de Penso. Pancorbo consacre sa deuxième partie à la constitution des Académies littéraires juives, l'*Academia de los Sitibundos*, dans la diaspora amstellodamoise à Livourne, et celle des *Floridos* à Amsterdam. Il apporte des données nouvelles sur celle, moins connue, qui a précédé cette dernière, l'*Academia del Temor Divino*. Il établit le rôle remarquable de Penso et de son ami, le célèbre écrivain Miguel de Barrios, au sein de ces académies, dans la création d'un profil littéraire international alimenté par les liens qu'il tisse avec les cercles juifs et chrétiens, au-delà du cadre ibérique. On comprend combien ces liens littéraires sont intimement liés aux liens commerciaux internationaux engagés par la Nation, dans l'ancien et le nouveau monde.

Il démontre avec force documents la volonté de situer ces académies à un niveau littéraire qui dépasse largement, sans l'exclure, le cadre religieux, et à les faire reconnaître auprès d'autorités politiques de premier plan et bénéficier ainsi de leur protection.

Ce qui émane en filigranes du portrait qu'il dresse de ces académies ouvertes sur le monde littéraire et intellectuel, est leur contribution à la constitution de ce qu'il nomme l'exception des Provinces Unies, comme remarquable nœud d'échanges commerciaux et de transfert de connaissances, en cette fin de Renaissance.

Les académies apparaissent ainsi comme la quintessence de cet esprit international et Penso comme la remarquable intelligence qui en a été le moteur, défaisant ainsi le préjugé tenace d'une culture imperméable aux différentes strates qui pourtant la constituent.

Ouvert sur le monde littéraire chrétien, Penso n'en était pas moins intensément lié à l'académisme talmudique et à son art dialectique et philosophique que tentait de restituer le milieu de conversos revenus à leur

religion d'origine. Dans la troisième partie, Pancorbo analyse les fondements des exercices théoriques promus par les académies, fondés tout autant sur la logique talmudique et les textes sacrés que sur la rhétorique d'auteurs antiques grecs, latins ou chrétiens. Il met en lumière la complexité des influences chez ces marranes, assimilés à des degrés divers, et dont il dénoue un à un tous les fils. Il montre comment leur transmission s'est enrichie et transformée au contact d'œuvres dont l'origine géographique dépasse celle des pays dont ils ont été chassés ou des pays dans lesquels ils se sont établis. Il en donne pour preuve la variété des ouvrages et de leurs langues dans les bibliothèques sépharades, dans une longue et passionnante note (p. 79) qui aurait peut-être mérité d'être intégrée dans le fil du récit, tout comme nombre d'autres notes tout aussi profitables à son argumentation. Pancorbo explique comment chaque strate d'influence est destinée à un usage bien particulier, dans chacune des œuvres de Penso, dont il propose une classification selon deux genres de publics. Sa signature, de son nom juif ou de son nom chrétien, pratique qu'il partageait avec son ami Barrios, indiquait celui auquel elles étaient destinées, religieux ou profane, érudit dans tous les cas. Il éclaire ainsi l'éclectisme de Penso et de son milieu, tout autant nourri d'académisme talmudique que de littérature baroque espagnole et italienne.

Pancorbo met en œuvre dans sa quatrième et dernière partie les fruits des analyses des chapitres précédents dans une analyse intertextuelle rigoureuse de ses œuvres les plus emblématiques et réussit une démonstration magistrale de leur complexité.

Il souligne la nouveauté introduite par Penso dans sa première œuvre d'importance, *Asîré ha-Tikwâ*, œuvre morale à destination de sa communauté mais usant d'un style ludique plus accessible à un jeune public. Pancorbo déploie les arguments qui lui permettent de la formuler comme la première adaptation sépharade d'un auto sacramental chrétien, inspirée de Lope de Vega et de Calderón de la Barca.

Il enrichit considérablement les recherches sur les influences de *Rumbos peligrosos*, recueil de nouvelles que Penso écrivit à Livourne et publia à son retour à Amsterdam, en apportant des données nouvelles sur des influences déjà connues – son analyse comparée de la dédicace de Penso à celle de Cervantes dans son *Quijote* est éblouissante – et en démontrant les influences, ignorées jusqu'alors, d'autres auteurs du baroque espagnol et surtout du Seicento vénitien. Sa démonstration trouve son expression la plus accomplie dans l'analyse de l'œuvre la plus connue de Penso, *Confusión de confusiones*.

Les chapitres précédents dessinent ainsi les prémisses qui permettent à Pancorbo de faire surgir la cohérence d'un puzzle demeuré largement énigmatique avant son entreprise. En plongeant dans les œuvres principales de Penso, il donne à voir que les lignes inspirées par les grands auteurs baroques du Siècle d'Or

espagnol poursuivaient des fins différentes de celles inspirées des auteurs du Seicento vénitien. Il dégage les autres lignes d'inspiration qui s'y mêlent et il en déploie les sources, les théories et leurs modes d'expression, avec une analyse particulièrement fine des différents genres dialogiques dont Penso faisait usage.

Le 'Penso' de Pancorbo est un ouvrage qui fera date pour le panorama historique, culturel, littéraire, philologique exceptionnel qu'il explore et auquel il donne vie, et qui constituera sans nul doute une source inépuisable pour ses confrères et pour les traducteurs qui s'aventureront au défrichage d'un patrimoine qui reste à explorer.

Dans cet ouvrage riche et érudit, on aurait peut-être aimé comprendre la réception par Penso, et sa perception, de trois événements intellectuels majeurs qui agiterent sa communauté, si toutefois de telles sources le permettent: l'éclosion philosophique de Spinoza, l'hérésie sabbataïste et la traduction du *Kuzari* de Juda Hallévi, ouvrage emblématique de la littérature juive médiévale.

On peut comprendre l'évocation elliptique à Spinoza, par la mise au ban de ce dernier. Aîné de Penso dans la communauté amstellodamoise, Spinoza est élève comme lui de Saul Levi Morteira. Morteira a fait partie du conseil qui vota son *Herem*, sa mise au ban de la communauté, quand Penso n'était encore qu'un enfant. Si ce *Herem* n'impliquait pas une exclusion du judaïsme, et en ce sens se distingue de l'excommunication chrétienne, qui exclut de l'Église, entendue comme *Corpus Christi*, il impliquait en effet l'interdiction de tout contact avec Spinoza et ses écrits, non encore publiés au moment de la décision de son *Herem*. La seule mention directe de Pancorbo à Spinoza est en page 86, quand il présente Morteira comme figure de la lutte contre les hétérodoxies, et la philosophie de Spinoza comme l'une d'entre elles. Il me semble utile de préciser quelques points généraux avant d'aborder les points doctrinaux qui furent, semble-t-il, les piliers du *Herem* à son encontre. Ils ne manquent pas d'étonner, et de ce fait me semblent justifier l'intérêt de connaître la pensée du membre intellectuel si éminent de cette communauté auquel Pancorbo a dédié son ouvrage.

Morteira est le fondateur du *Keter Torah*, La couronne de la Loi, école fréquentée par Penso et Spinoza. Pancorbo nous apprend que ses connaissances théologiques « de la ley y la tradición judía, de la patrística y de filosofía clásica y escolástica », couvraient aussi bien des disciplines juives, profanes et chrétiennes. La loi renvoie en effet à l'ensemble des livres de la bible hébraïque, et la tradition à la somme monumentale d'interprétations compilées dans le Talmud. En revanche la patristique et la scolastique sont propres au christianisme. En effet, si le judaïsme a bien ses patriarches, les prophètes bibliques, Abraham, Isaac et Jacob sont difficilement comparables aux *Auctoritates Patrum* qui fixèrent les doctrines de l'Église à partir de leur lecture des Évangiles et de la Bible, et représentent le sommet d'une hiérarchie inexistante dans le judaïsme. Morteira, comme son élève Spinoza, est l'héritier des Lumières juives et musulmanes qui brillèrent à partir de

l'Andalousie vers les diasporas, durant le Moyen-Age occidental. Les Lumières juives sont-elles mêmes une émanation de l'art ancestral talmudique de la discussion philosophique, fondé sur la controverse comme moyen dialectique d'affuter ou de réfuter des arguments, qui ne vise pas à atteindre une vérité unique qui condamnerait l'adversaire à l'opprobre de la contradiction et de la fausseté. Cette méthode et son arsenal d'instruments logiques complexes¹ est plus proche en cela de la méthode scientifique dégagée quelques siècles plus tard par Karl Popper que de la méthode dialectique fondée sur des prémisses fixées par des autorités. Un adage talmudique résume bien cet état d'esprit : « Les paroles des uns et des autres sont paroles du Dieu vivant ».² Dans la tradition talmudique, la lecture littérale sans herméneutique est considérée au mieux comme une superstition naïve, au pire comme menant à de graves confusions, telles que l'idolâtrie, la multiplicité du divin ou son anthropomorphisme,³ dans une religion où l'interprétation a jeu égal avec le texte. Maïmonide reprend dans son *Guide*, un principe qu'il a déjà explicité dans l'introduction de son *Mishneh Torah* selon lequel les préceptes donnés à Moïse au Sinaï ont été donnés avec leur interprétation, selon le verset *Exode 24:12*: « Je vous donnerai les tables de pierre avec l'enseignement et le commandement ». La *Torah orale*, comprise comme recherche sur la *Torah*, qui signifie 'celle qui enseigne', ou 'le guide', lui donne forme et vie, de la même façon que les voyelles donnent forme et vie au texte biblique hébraïque, comme Spinoza l'exprime de façon imagée, dans son *Abrégé de grammaire hébraïque*, et son exemple du flûtiste, qui par la position de ses doigts sur la flûte, produit un son. Le grand-oncle de Spinoza, Abraham Espinosa de Nantes, faisait partie du groupe qui soutint la candidature de Morteira, adepte comme lui de la philosophie de Maïmonide, au poste de rabbin de la communauté sépharade d'Amsterdam, contre d'autres candidats moins ouverts à la philosophie. Le Talmud se fait l'écho de toutes les positions, parfois opposées, à la condition qu'elles défendent rationnellement leurs arguments dans un discours respectant des

¹ Cf. MOÏSE MAÏMONIDE, *Terminologie Logique*, ed. MOÏSE VENTURA, Vrin, Paris 1935–1982. Les commentaires et la traduction à partir des manuscrits arabes et hébreux que joint Moïse Ventura à son édition, sont lumineux à cet égard.

² Cet adage trouve son origine dans *Le Talmud de Babylone*, *Sefer Mo'ed*, *Traité Eruvin*, chapitre I, 13b. Pour la version anglaise en ligne voir *The Babylonian Talmud*, trans. MICHAEL L. RODKINSON, 1918, Book 2, volume III, *Tract Erubin*, ch. 1, p. 28, cf. <<https://www.jewishvirtuallibrary.org/source/Judaism/FullTalmud.pdf>>.

³ Cf. MOÏSE MAÏMONIDE, *Le Guide des égarés*, pt. I, ch. 35, ed. SALOMON MUNK, Verdier, Lagrasse 2012, p. 171: « De même qu'il faut enseigner aux enfants et publier dans les masses que Dieu est 'un' et qu'il ne faut point adorer d'autre que lui, de même il faut qu'ils apprennent par tradition, que Dieu n'est point un corps, qu'il n'y a nulle ressemblance, dans aucune chose, entre lui et ses créatures, que son existence ne ressemble pas à la leur, que sa vie ne ressemble pas à celle des créatures douées de vie, ni sa science à celle des créatures douées de sciences, et que la différence entre lui et elles ne consiste pas seulement dans le plus et le moins, mais plutôt dans le genre d'existence ».

règles de logique rigoureuses, excluant les arcanes de la sophistique. Les membres de la communauté amstellodamoise étaient, de fait, loin de former un groupe homogène, et des sceptiques côtoyaient des kabbalistes, des rationalistes ou des averroïstes. Dès lors, fixer une doxa sur dieu, l'immortalité de l'âme ou la sacralité des mots, relève du non-sens. Si les motifs du *Herem* qui frappa Spinoza demeurent pour une large part hypothétiques, car ils n'ont pas été formulés dans le document officialisant sa mise au ban de la communauté, les hypothèses les plus courantes évoquent une 'déviance' de Spinoza sur ces trois sujets. Il n'a encore rien publié au moment de son *Herem*, mais une simple revue de la proposition vingt-trois de la Cinquième Partie de son *Ethique, De la Liberté humaine*, permet de disqualifier l'accusation relative à la non immortalité de l'âme.⁴ Sa conception d'un *Deus sive Natura*, premier principe intelligible, intelligent intellectuel n'apparaît pas aussi scandaleusement différente de celle énoncée quelques siècles plus tôt par Maïmonide,⁵ pas plus que sa conception de la non sacralité des mots.⁶ Or les 'opinions' de Maïmonide, pour reprendre sa terminologie, ne lui ont valu aucun *Herem* dans la communauté amstellodamoise, et s'il n'est pas une Autorité dans une religion qui n'en compte pas, ses écrits font autorité. Ces considérations semblent ainsi renforcer les thèses de plusieurs érudits évoquées succinctement par Pancorbo dans sa note 21 de la page 86, d'une mise au ban consentie par Spinoza – qui aurait pu accepter, comme son ami Juan de Prado de faire amende honorable comme cela lui avait été proposé – pour préserver sa communauté d'une condamnation des autorités politiques d'Amsterdam qui l'accueillaient, dans un climat de tolérance toute relative.

On peut ainsi imaginer que cette communauté n'échappait pas aux débats qui agitaient les sociétés chrétiennes, en cette période charnière entre fin de Renaissance et début de modernité qui annonçait les lumières philosophiques. Ces débats devaient revêtir une acuité accrue dans la société d'anciens conversos, soucieuse de préserver une acceptation fraîche, qu'elle savait fragile. Toutefois, un éclairage sur la réception par Pensó de la pensée de Spinoza, héritier comme lui d'une longue chaîne de pensée sépharade, et sur sa position sur les motifs intellectuels qui ont pu servir de justification à son *Herem*, serait la bienvenue,

⁴ BARUCH SPINOZA, *Ethique*, pt. V, *De la liberté humaine*, prop. 23, ed. ROBERT MISRAHI, Éditions de l'Eclat, Paris-Tel-Aviv 2005, p. 384: « L'Esprit humain ne peut être absolument détruit avec le Corps, mais il en subsiste quelque chose qui est éternel ».

⁵ MAÏMONIDE, *Le Guide des égarés*, pt. I, ch. 68, p. 322: « Dieu est à l'univers ce qu'est la forme à la chose qui a forme et qui par-là est ce qu'elle est, la forme constituant son véritable être. Tu connais cette célèbre proposition que les philosophes ont énoncé à l'égard de Dieu, savoir qu'il est l'intellect, l'intelligent et l'intelligible, et que ces trois choses en Dieu ne font qu'une seule et même chose dans laquelle il n'y a pas de multiplicité ».

⁶ MAÏMONIDE, *Le Guide des égarés*, pt. II, ch. 30, p. 697: « Ce qui mérite encore de fixer ton attention, c'est le passage: 'Et l'homme imposa des noms' (Gen. 2:20), qui nous apprend que les langues sont conventionnelles et non pas naturelles, comme on l'a cru ».

peut-être dans un ouvrage à venir, et permettrait de contribuer à clarifier de nombreux points toujours incertains, malgré l'abondante littérature sur ce sujet.

Le deuxième événement marquant pour lequel on aurait aimé connaître la position de Penso, est l'irruption en 1665 du mouvement sabbatien, qui suscita un engouement particulièrement vif de la part de membres éminents de sa communauté, et qui affecta profondément son ami Miguel de Barrios. Sabbataï Tzevi, un ascète de la communauté de Smyrne, dont Gershom Scholem a établi la fragilité de la santé mentale, se proclama messie, et Nathan de Gaza son prophète, et annonça que son règne débiterait en 1666.⁷ Arrêté en février 1666 à son arrivée à Constantinople par le grand Vizir, il préféra la conversion à la mort. L'éducation de Sabbataï Tzevi est le fruit d'un curieux mélange. Formé au judaïsme sépharade, il a partagé la fascination de nombreux marranes pour la nouvelle école kabbaliste de Safed et son chef de file Isaac Louria. Il a également rallié les thèses du millénarisme anglais qui annonçait 1666 comme l'année apocalyptique. Scholem voit ce « formidable mouvement religieux qui se répandit comme une trainée de poudre dans toute la Diaspora », comme l'aboutissement démesuré d'un engrenage mystique, initié par l'émergence de la kabbale lourianique.

Scholem explique l'adhésion de nombreux conversos à cette doctrine par le réconfort magique qu'elle leur permettait d'espérer après le traumatisme engendré par les exactions à l'origine de l'exode ibérique, et le ralliement à Tzevi, comme l'incarnation de cette espérance salvatrice et rédemptrice. Barrios fut gravement affecté par l'effondrement de cette hérésie après la conversion de son proclamé messie. Il est curieux de constater que Barrios ne fut pas frappé de la même opprobre que Spinoza pour l'adhésion à une doctrine pourtant bien plus problématique que celle qui lui était reprochée, pas plus qu'Isaac Aboab da Fonseca, qui dirigea la procédure de *Herem* contre Spinoza, et qui partagea cet engouement. Si Pancorbo met en évidence, dans son *Liber Tertius*, p. 99-100, l'usage plus discursif que doctrinal des références kabbalistiques de Penso dans certains de ses discours et panégyriques, on aurait peut-être aimé connaître sa réflexion sur les idées défendues par Louria et sur le mouvement sabbatien.

Enfin, le troisième point pour lequel une revue de la position de Penso aurait été la bienvenue concerne un événement moins retentissant mais néanmoins important: la traduction du *Kuzari*, *Apologie de la religion méprisée*, œuvre maîtresse de Juda Hallévi (1075-1141), auteur éminent du judaïsme médiéval. Son *Kuzari* fut traduit pour la première fois en espagnol en 1663 à Amsterdam par Jacob Abendana. Dès 1594, à Venise, Juda Moscato, dont les traités étaient familiers à Penso, comme le souligne Pancorbo, avait proposé un commentaire en hébreu de

⁷ GERSHOM SCHOLEM, *Les grands courants de la mystique juive*, trans. MARIE-MADELEINE DAVY, Editions Payot & Rivages, Paris 2014 (Petit Bibliothèque Payot), ch. 8, *Sabbatianisme et hérésie mystique*, p. 419-470.

ce classique de la littérature apologétique juive.⁸ *Le Kuzari*, qui instaure un dialogue entre le roi des Khazars et un philosophe, un théologien chrétien et un théologien musulman avant de faire appel à un rabbin et de décider de rallier son peuple au judaïsme, n'est pas sans rappeler un genre familier à Penso.

Cependant, en s'appuyant sur la littérature de ses prédécesseurs qui chacun affirme l'une au l'autre influence de style chez Penso, Pancorbo, loin de les rejeter, fait vivre toutes ces influences avec celles, inédites, qu'il a mises au jour, et leur assigne un ordre et une place. Il déroule ainsi ce qu'on pourrait nommer une *écologie de pratiques* de styles, pour emprunter en l'adaptant le concept forgé par Isabelle Stengers. *In fine*, c'est une invitation à une réflexion sur l'identité comme ouverture et porosité qui émane de l'ouvrage de Pancorbo. Penso, compris comme personnage de son récit, n'est plus une entité distincte de ses expériences et de ses œuvres mais partage une identité dynamique propre à celles-ci. En se penchant sur les parcours de vie, d'actions et d'œuvres, de Penso l'écrivain marrane, Pancorbo restitue la transmission, pilier de son éducation sépharade, en la tissant avec les fils des autres traditions qui constituent les milieux au sein desquels il évolue, et met à mal toute illusion d'une quelconque pureté d'identité à laquelle d'aucuns seraient tentés de réduire sa personnalité. Ce faisant, il fait surgir le génie propre de Penso dans la transformation qu'il opère à partir d'une réception littéraire, académique et culturelle, en une transmission originale. Tisser les fils d'une vie, ses nécessités et ses événements, et les filer avec les fibres « d'une œuvre littéraire extravagante », selon l'expression, reprise par Pancorbo à Hermann Kellebenz pour en faire émerger une étoffe cohérente qui donne vie à sa texture et son motif, était un défi qu'aucun auteur n'avait osé relever avant Pancorbo. Il l'a relevé avec brio.

⁸ JUDA HALLEVI, *Le Kuzari, Apologie de la religion méprisée*, ed. CHARLES TOUATI, Verdier, Paris, 1994, p. XII.